Document généré le 12 nov. 2024 15:02

XYZ. La revue de la nouvelle

Si doux

Rémi-Julien Savard

Numéro 147, automne 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/96465ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Savard, R.-J. (2021). Si doux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (147), 54–64.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Si doux

Rémi-Julien Savard

Entre les quartiers Limoilou et Maizerets se découpe une bande de terre poussiéreuse où on ne s'arrête pas. Des deux côtés il y a la belle vie de ville, mais, pour passer de l'un à l'autre, il faut traverser ce champ vague, parsemé de shops qu'on aperçoit de loin et de blocs de béton entreposés là. Qu'il fasse chaud ou froid, les piétons rentrent les épaules et traversent en regardant par terre, attendant de retrouver l'autre côté. C'est sur ces terres qu'est l'incinérateur à déchets de la ville.

C'est là aussi qu'est le garage de minimécanique où je travaille.

•

Tout le monde l'appelait Sea-Doo. On le voyait presque tous les jours d'été. Dès le matin, il était là, assis sur sa machine, sa monture jaunie par le temps. Il s'agissait d'une vieille motomarine qui traînait depuis des années sur un remblai de terre, sur le côté du terrain. Elle avait fini par être oubliée, et on ne l'avait jamais ramassée. Puis Sea-Doo était arrivé, avec son silence, son linge sale et ses verres à café, il était venu s'asseoir dessus. Il ne faisait que ça, la monter, à longueur de journée. Il tenait le volant comme s'il était sur l'eau. Même quand il fumait d'une main tremblante, il continuait à tenir la machine de l'autre.

Sea-Doo, il ne m'a jamais demandé d'argent ou rien. Il ne dérangeait personne. Au début, on trouvait ça bizarre. On avait dit à Martin qu'un gars traînait sur la motomarine dans la cour. Il était allé le voir, mais je ne sais pas ce qu'il lui a dit. Je ne sais même pas s'il lui a dit quelque chose. Martin était revenu et avait décrété, en remettant son oreillette pour

prendre un appel : « C'est correct, laissez-le là. » Et il avait ajouté : « Retournez à l'ouvrage. »

Avec le temps, on en est venus à trouver ça normal, comme le reste.

À cinq heures, quand le garage fermait et qu'on ramassait nos affaires, Martin sortait dans la cour pour crier : « C'est assez, Sea-Doo. La journée est finie. Rentre chez vous », même si personne ne savait s'il en avait un, chez-lui. Et il partait, Sea-Doo. Il s'arrêtait de jouer et se mettait à marcher, parfois vers Maizerets, parfois vers Limoilou. Quand on revenait le lendemain matin, un peu avant huit heures, il était de nouveau au poste, chevauchant sa motomarine sur la butte. En claquant la porte de notre pick-up, on lui criait : « Salut, Sea-Doo ! » Il nous faisait un signe de tête, mais il semblait toujours concentré sur autre chose. À la pause, on sortait fumer près de la porte. Il en profitait pour fumer aussi, mais à l'écart, sur sa machine.

•

Juillet, c'est le mois le plus dur, parce qu'il fait super chaud dans l'atelier et parce que c'est le mois où tous les moteurs de quatre-roues sautent. Les gens se sont énervés pendant juin, ils ont poussé leur machine à bout. Avec le mauvais entretien, ça saute en juillet. Et nous, on doit tout défaire pendant les grosses chaleurs, alors que s'ils avaient juste fait un peu attention… Je ne peux pas parler, j'ai fait pareil, les premières années. Quand on est jeune, on ne pense pas à ça, et on pousse jusqu'à ce que ça pète. On s'amuse. Mais en juillet, il fait chaud ici, ce n'est pas croyable.

Cet été-là, l'été avant l'été de l'histoire avec Sea-Doo, je me rappelle que j'essayais fort de ne pas penser à Cynthia ni aux enfants pendant la job, sinon la journée était trop longue. Mais en regardant dehors, j'apercevais le chemin de la Canardière, et les voitures, les blocs de ciment, les fumées de l'incinérateur, et Sea-Doo sur le bord, le regard

au loin, toujours concentré à quelque chose. Et ça me venait, je ne pouvais pas faire autrement que de penser à Cynthia, Cynthia et la maison dans le bois.

•

Aux premiers froids, Martin le faisait rentrer, des fois, pour boire un café. Il ne le faisait pas rester dans la salle d'attente, parce qu'il aurait fait peur aux clients, mais il lui faisait couler son café et l'envoyait dans l'atelier avec nous. « Tiens, mon Sea-Doo. Assis-toi là, réchauffe-toi en regardant les gars travailler. » Parfois, Martin ajoutait en riant : « Pis surveille-les donc un peu, tant qu'à y être. » Il nous faisait des signes de tête très polis en rentrant. Il ne disait rien, il nous regardait travailler. Il n'a jamais essayé de fouiller dans nos affaires ou de comprendre comment ça marchait. En finissant son café, il jouait un peu avec son verre, puis retournait dehors, auprès de sa machine.

Sea-Doo était comme un oiseau. Au milieu d'octobre, on le perdait pour l'hiver. Il devait s'en aller dans le Sud, ou peut-être dans son pays d'origine. À force de ne pas l'entendre parler, on s'était dit qu'il venait d'ailleurs.

On perdait Sea-Doo pour l'hiver. C'est seulement au mois de mai, lorsqu'il réapparaissait, qu'il nous revenait en tête. On le voyait, il commençait par faire des allers-retours devant le garage, en attendant que sa machine soit de nouveau accessible. Parfois, il n'y avait plus rien sur les chemins, mais la motomarine de Sea-Doo était encore prise dans la glace. Il approchait, et venait donner des petits coups de pied pour essayer de faire sauter les restants de l'hiver.

•

En octobre, juste après que Sea-Doo était parti pour l'hiver, je m'étais trouvé un appartement, pas loin du garage. Un deux et demie, avec une chambre et une cuisine-salon. C'était meublé et propre. Mais maudit que c'était cher.

Cet hiver-là, j'étais tout de même allé passer Noël avec Cynthia et les enfants. Cynthia avait acheté un buffet préparé, et c'était bon. Puis les enfants avaient voulu déballer leurs cadeaux, alors c'est ce qu'on avait fait. On s'était dit qu'on leur ferait encore des cadeaux à deux cette année, pas des cadeaux séparés. Cynthia pensait que ça les traumatiserait moins. Ils avaient l'air contents, et moi j'étais content d'être là, chez nous.

Les enfants sont allés se coucher, et je me suis installé sur mon divan. Elle s'est assise sur la causeuse. Je ne pouvais pas la toucher. Je lui avais dit : « Tu me laisses-tu finir ma bière au moins ? » Mais le ton n'était pas aussi léger que je l'aurais voulu.

— Arrête, voyons.

Il y avait de la musique de Noël tranquille qui jouait.

— Je te dois plus d'argent, pour les cadeaux, c'est correct ? lui ai-je demandé.

— Non, c'est correct.

Elle m'a demandé si je voulais un café Baileys. J'ai dit oui. Elle est allée faire du café dans la cuisine, et j'ai regardé le salon. C'était comme un vieux souvenir déjà. Ça allait vite. Je ne savais plus si j'avais le droit de sentir que c'était à moi.

Elle m'a tendu une tasse. Ce n'était pas si bon que ça. Ça me tombait sur le cœur. Cynthia s'est assise sur le divan cette fois. Elle avait quelque chose à me dire, ça paraissait. « Qu'est-ce qu'il y a ? » lui ai-je demandé. J'ai pris une autre gorgée de café, c'était moins pire. Je commençais à m'habituer au goût. Elle m'a dit qu'elle consultait, un psy. « Juge-moi pas, s'il te plaît. »

— Je te juge pas.

Son psy lui avait conseillé de me parler, de m'expliquer certaines choses. Je n'ai rien dit, mais j'ai pensé qu'il ne se mêlait pas de ses affaires. Mon café commençait à tiédir et à goûter de plus en plus l'alcool qui avait coulé au fond.

« Il faut que je te le dise, pour nous. Tu comprends ? » Elle a fini de boire son café. « T'étais fin avant, tellement attentionné. » Je lui ai dit que j'étais encore fin. Elle m'a dit,

je sais, mais. Elle cherchait ses mots. T'sé, tu me faisais des petits cadeaux, des surprises. Je lui ai dit : « C'est parce que je te fais pas de cadeaux ? » « Non, c'est pas ça. Je le dis mal. Laisse faire. » Mais elle ne voulait pas laisser faire. Il y a eu un silence. « C'est ta façon de me parler. T'étais plus doux. »

J'ai répété : « Doux. » J'ai pensé : « Doux. Tabarnak. » Elle m'a dit : « Je sais pas comment le dire. » Elle a semblé abandonner une idée. Puis elle m'a dit : « Tu dois avoir beaucoup de colère en dedans. »

« C'est lui qui t'a dit ça ? » Elle m'a répondu que ce n'était pas important de qui ça venait, mais qu'elle trouvait ça vrai.

Pour l'occasion, j'avais rentré ma chemise dans mes pantalons, et je portais une cravate. Tout à coup, habillé comme ça, je me suis senti comme un imbécile, un vrai niaiseux. Mais je suis resté doux, je n'ai rien rajouté. Je me suis dit que ça ne servait à rien. Que c'était Noël.

En partant, elle m'a remercié en disant que ça lui avait fait du bien de parler. Elle m'a embrassé sur la bouche, puis je suis retourné en ville, dans mon appartement, près du garage.

Je dis tout ça. Je ne sais pas pourquoi je parle de Noël. C'est l'histoire de Sea-Doo que je veux raconter.

•

Il y a eu cet hiver-là, puis le printemps et la fonte. Sea-Doo est revenu, avec les canards. La motomarine était dans un mauvais état, avec la neige pleine de fumée de l'incinérateur qui fondait dessus. Mais Sea-Doo, ça n'avait pas l'air de le déranger. Il est retourné à son poste.

Durant le printemps, Steeve a voulu le niaiser. Steeve, c'est un maudit enfant malavenant. Il s'est approché de lui : « Sea-Doo, tu me laisses-tu essayer un peu ta moto ? Tu devrais partager. » Il a touché la poignée, et tout de suite Sea-Doo est comme devenu sauvage. Il a tassé la main de Steeve en le regardant. « Come on, Sea-Doo. Je t'échange une ride contre deux tops. » Steeve a tendu les cigarettes, mais Sea-Doo n'a pas bougé. Il le regardait. À travers sa barbe, on ne

pouvait pas dire ce qu'il pensait, mais sûrement qu'il aurait voulu le frapper. C'est correct, on a tous voulu frapper Steeve à un moment ou à un autre.

Quand Steeve a essayé de monter de force, Sea-Doo s'est énervé pour de bon. Il gémissait, pris de panique. On riait un peu, mais en même temps on disait d'arrêter. On ne trouvait pas ça drôle, au fond. Il paniquait, ça se voyait, mais Steeve continuait. Steeve n'essayait même pas vraiment de monter, il voulait juste le lui faire croire.

Heureusement, Martin est sorti pour lui dire que c'était un criss d'imbécile. Steeve, t'es un criss d'imbécile. Tu vas le lâcher, pis tu vas retourner travailler tout de suite, sinon t'es dehors. Après ça, on a tiré une dernière fois sur nos cigarettes et on est tous rentrés aussi. On a refermé la porte, il faisait encore trop froid pour la laisser ouverte.

Si je me souviens bien, la fin de semaine suivante les enfants étaient venus pour la première fois dans l'appartement. J'aurais mieux aimé qu'ils ne viennent jamais, mais ça s'éternisait avec Cynthia, et je voulais les voir. Elle continuait de consulter son psy, et moi je continuais d'habiter en ville.

J'étais allé les chercher et j'avais dit qu'on allait dans une place où ils n'étaient jamais allés. C'était comme l'hôtel pour eux, ils ont eu ben du fun. Je les avais ramenés le dimanche, vers l'heure du souper. J'avais dit à Cynthia, sur le pas de la porte, que j'allais peut-être revenir durant la semaine, pour chercher mon quatre-roues. Elle m'avait dit : « Pourquoi tu ne le prends pas tout de suite ? » J'avais répondu que j'étais fatigué.

— Ça serait pas long.

— Pas là. Je veux revenir.

— Comme tu veux.

Elle ne m'avait pas embrassé. Je ne suis pas retourné le chercher, finalement. De toute façon, je ne sais pas où je l'aurais stationné. Sur la butte, à côté de Sea-Doo ?

Le printemps a fondu, l'été a refleuri. La chaleur est revenue elle aussi, et avec elle les quatre-roues et leur moteur

sauté. Sur la Canardière, les gens continuaient de traverser pour se rendre à Limoilou en baissant la tête. On pouvait les voir à travers les portes ouvertes du garage. Et toujours, en arrière-plan, on apercevait Sea-Doo sur sa machine, dans sa tête, à surfer.

L'histoire, c'est arrivé là, en plein été. Ça faisait des années que Sea-Doo traînait au garage, et il ne s'était jamais rien passé. Et là, c'est arrivé, sans raison particulière. Ça fait ça, des fois.

Un après-midi, Cynthia m'a texté pour me dire que je ne pourrais pas avoir les enfants pendant la fin de semaine. Depuis la première fois, j'allais les chercher une ou deux fins de semaine par mois. Ils s'habituaient à l'hôtel, ce n'était plus l'hôtel, c'était seulement chez papa, mais ils aimaient ça venir pareil. Sauf que Cynthia m'a écrit qu'elle avait prévu quelque chose avec eux. Je l'ai rappelée.

— Qu'est-ce que tu as prévu ?

— Quelque chose.

— OK.

J'étais sorti dehors pour parler tranquille, et je voyais Sea-Doo sur la butte, concentré à conduire.

— Je voulais aller à la plage, c'est tout.

J'ai dit OK, puis je n'ai pas pu m'empêcher d'ajouter :

— C'est pas ton genre.

Elle semblait impatiente.

— C'est pour les enfants.

— OK.

— Tu dis-tu d'autres choses, des fois ?

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Rien. Que c'est correct.

— OK. Je te dis que c'est OK.

J'ai pensé que ça allait être comme à la télé, qu'elle y allait avec un homme, dans son char à lui, qu'elle le présenterait comme « un ami de maman », qu'elle serait dans son petit maillot, et que c'était vraiment le début de la fin.

— Mais j'avais préparé quelque chose moi aussi.

Elle cherchait un argument, sans avoir à tout me dire.

— S'il te plaît, ils annoncent beau, m'a-t-elle dit.

— Ils annoncent beau ici aussi.

Cynthia a soupiré. « Tu vois ? C'est ça que je veux dire. » J'ai répondu : « Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? » Sea-Doo tenait le volant à une main, il s'était mis à fumer. Il avait une façon bizarre de le faire, comme s'il voulait manger sa cigarette. Cynthia a fini par raccrocher, et j'ai envoyé la main à Sea-Doo en retournant travailler.

Mais le reste de l'après-midi, j'aurais tout débâti. Ça devait être la chaleur. À cinq heures, Martin est allé crier à Sea-Doo de s'en aller. J'ai remarqué qu'il partait vers Limoilou. Je me suis dépêché de ramasser mes affaires et je l'ai rattrapé en pick-up. J'ai viraillé un peu, mais je l'ai rapidement retrouvé sur la 4e Avenue. Je me suis stationné sur le côté. Il est arrivé à ma hauteur, mais il n'a pas regardé dans le camion, et je ne lui ai pas fait signe.

•

Pas plus tard que le lendemain, il y a un flo qui vient voir Sea-Doo. La journée était brûlante comme la veille, la chaleur faisait s'élever de la cour la poussière de la gravelle. Sea-Doo était sur sa machine, comme d'habitude, pendant qu'on travaillait les portes ouvertes. Lui n'avait pas l'air affecté par la chaleur, même en plein désert comme ça.

Et là, il arrive, ce flo, dans sa vieille Civic, et il vient nous voir.

« Pardonnez-moi, Messieurs. » Il a un drôle d'accent, mais on ne dirait pas un accent d'ailleurs. Juste un accent qu'il se donne.

— Savez-vous comment il s'appelle ? nous demande-t-il, en pointant Sea-Doo.

On lui demande ce qu'il lui veut. Rien, rien de mal. Il voudrait l'amener à la plage. À la baie de Beauport. Il s'imagine que. Ça fait quelques fois qu'il passe devant le garage et qu'il voit Sea-Doo assis là, sur sa motomarine. Il s'est dit qu'il aimerait sans doute voir le fleuve.

Je m'approche de lui. Je lui dis qu'on est à Québec. « On est à cinq minutes du fleuve. C'est pas une sortie. »

— Il aimerait sans doute profiter de l'eau. Pour vrai.

Je hausse les épaules. « Tu fais ce que tu veux. » Et je retourne travailler. Alors il va lui parler. Mine de rien, tous les gars se sont arrêtés de travailler et le regardent, lui, ce petit hippie, inviter Sea-Doo à aller se baigner. Je regarde le moteur ouvert devant moi un instant, puis je sors à nouveau dehors.

On voit le flo tendre la main à Sea-Doo, comme un sauveur. Sea-Doo fume sa cigarette, il le regarde à peine. Puis à un moment il le regarde, et il comprend. Le jeune est retourné vers sa voiture et lui fait encore signe de venir. Le même geste qu'on fait avec les chiens. Viens ! Il veut tellement. La cour est brûlante. Un couple passe sur la Canardière. Les deux jettent un rapide coup d'œil vers la scène, mais retournent vite regarder devant eux, comme si rien de ce qui se passerait ici ne pouvait en valoir la peine. Ou comme si ça ne pouvait pas vraiment exister.

On est sur le pas de la porte de garage. On entend le flo qui répète : « Viens, Sea-Doo, tu veux voir l'eau ? » Et Sea-Doo finit par se lever pour le rejoindre. Sauf qu'il se met à tirer sur la motomarine. Tant qu'à aller à la baie, il veut amener sa machine avec lui. C'est normal. Il la tire difficilement, elle bouge. Il la fait descendre du talus sur lequel elle était posée depuis des années, et derrière s'élève un nuage de poussière. Le flo se met à dire « non, non », il ne peut pas amener ça. Mais Sea-Doo continue, il traîne sa machine dans la cour, en laissant une trace derrière, et la poussière continue à lever. Le flo finit par aller le rejoindre pour le décrocher de sa maudite motomarine, il se fâche : « Voyons, comprends que ça ne rentre pas dans mon char ! » Mais Sea-Doo ne veut pas lâcher, il se met à faire de petits cris. Les deux se chicanent autour de la motomarine.

Steeve, qui n'a pas cessé de travailler, se met à frapper sur un disque de frein coincé pour le faire sortir. Il n'arrête pas de produire ce bruit fort et sec.

Le flo se met à sacrer après Sea-Doo, il le traite de criss d'innocent. Alors on s'approche, pour qu'il se calme.

— Moi, je veux juste bien faire.

Il est tout essoufflé. On dit qu'on sait, mais qu'il devrait partir.

Steeve continue de frapper à intervalles réguliers sur le morceau.

— Il veut pas s'aider. Ce n'est pas de ma faute. Vous avez vu ?

Personne ne comprend pourquoi ça lui prend comme ça, au flo. Le drame qu'il fait. Mais il finit par claquer la porte de sa Civic et repartir vers Maizerets.

Sea-Doo est au beau milieu de la cour. Il s'est rassis sur sa machine, et regarde la voiture s'en aller. Il a retrouvé son calme, comme si rien n'était jamais arrivé. Mais sur la terre ferme, comme ça, la motomarine tient difficilement en place. Elle tangue d'un côté et de l'autre, à cause de la coque ronde, et Sea-Doo a de la difficulté à garder l'équilibre. Il se balance un peu, et il tombe parfois. Il fait ça le reste de l'après-midi.

•

Martin vient nous voir dans le garage. « Tout va bien, les gars ? » On lui dit qu'il fait chaud en maudit. Il dit qu'il sait. Puis il sort dehors et crie : « Sea-Doo ! Rentre chez vous, la journée est finie ! » Mais il est seulement trois heures et demie.

Martin vient me voir et il me dit, presque doucement :

— Quand Sea-Doo sera parti, prends le camion, pis débarrasse-nous de sa machine.

Je le regarde. Je lui dis qu'on pourrait attendre les gars de la livraison, la semaine prochaine. Ils la reprendraient en même temps. Mais il me dit non, on règle ça là, maintenant. C'est dans le chemin. Et il retourne dans le bureau en passant par la porte d'entrée.

Pendant qu'on parlait, Sea-Doo est parti. Je n'ai pas remarqué de quel côté. J'ai fait comme Martin m'a demandé.

Je suis allé chercher les clés du camion dans l'atelier. Steeve fessait sur un autre morceau. Je lui ai dit d'arrêter ça et de venir avec moi un moment. J'ai reculé le camion en laissant un espace. J'ai sorti la rampe pour qu'elle arrive juste devant la motomarine. Puis j'ai dit à Steeve de m'aider à la monter. On l'a attachée avec des câbles pour ne pas qu'elle se balance toute seule dans la boîte.

Je lui ai dit que c'était beau. Il m'a regardé longtemps, Steeve. Je pense qu'il aurait voulu venir avec moi. Oui, je pense qu'il aurait voulu s'asseoir sur le siège passager et qu'on fasse le chemin ensemble. Avec le camion surélevé, il aurait pu voir le fleuve pendant qu'on aurait roulé vers l'est. Je pense que c'est pour ça qu'il m'a regardé longtemps de même.

Mais je n'avais pas besoin de lui. J'ai répété « C'est beau », et je suis monté dans le camion. J'ai pris la Canardière en faisant un coup vite avant que la ligne de voitures arrive. La poussière a levé, encore.

On pense qu'il faut tout ramasser, tout classer, tout mettre droit, mais ce n'est pas vrai. Des fois, il vaut mieux ne pas toucher aux choses et les laisser traîner là, sans y toucher. Elles traînent, mais au moins elles restent là. C'est à ça que je pensais pendant que je roulais, les fenêtres ouvertes, pour aller jeter la machine à Sea-Doo.

Maudit qu'il faisait chaud.